



TADE  
THOMPSON

ROSE  
WATER

Nouveaux Millénaires



**ROSEWATER**

Du même auteur  
dans la même collection

*Trilogie Rosewater :*

2. Rosewater : Insurrection (*à paraître*)
3. Rosewater : Rédemption (*à paraître*)

TADE THOMPSON

# ROSEWATER

roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Henry-Luc Planchat

Nouveaux  
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires  
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :  
[www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire](https://www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire)

Titre original :  
ROSEWATER

© Tade Thompson, 2018  
© Éditions J'ai lu, 2019, pour la traduction française

## I. Rosewater : Jour de l'Ouverture 2066

### *Maintenant*

**J**e travaille depuis quarante minutes dans Integrity Bank lorsque l'angoisse commence. En général, c'est comme cela que ma journée débute. Cette fois, c'est à cause d'un mariage et d'un examen de dernière année – bien qu'il ne s'agisse ni de mon mariage ni de mon examen. De mon siège, près de la fenêtre, je vois la ville mais ne l'entends pas. À cette hauteur, tout semble en ordre dans Rosewater. Les blocs d'habitations, les routes, les rues, le trafic tournant lentement autour du dôme. D'ici, je peux même apercevoir la cathédrale. La fenêtre est située à ma gauche et je suis assis au bout d'une table ovale, en compagnie de quatre autres contractants. Nous sommes au quinzième étage, tout en haut. Une lucarne d'un mètre de côté est ouverte au-dessus de nous ; la grille de sécurité est la seule chose qui nous sépare du ciel matinal. Bleu, avec un moutonnement de nuages blancs. Le soleil n'est pas encore éblouissant, mais cela va venir. Malgré la lucarne, la pièce est climatisée ; un gaspillage d'énergie pour lequel Integrity Bank doit payer une amende hebdomadaire. La dépense ne les gêne pas.

À ma droite, Bola bâille. Elle est enceinte, et très fatiguée ces derniers jours. Elle mange beaucoup, mais j'imagine que cela n'a rien d'étonnant. Nous sommes collègues depuis deux ans et il s'agit de sa deuxième grossesse. C'est un état que je ne comprends pas bien. Enfant unique, je n'ai jamais eu d'animal de compagnie ni connu d'animaux d'élevage. Mon éducation était

péripatétique ; la biologie ne m'a jamais beaucoup intéressé, sauf la microbiologie, que j'ai dû apprendre plus tard.

J'essaie de me détendre et de me concentrer sur les clients de la banque. L'angoisse du mariage revient.

Au centre de la table s'élève un prompteur holographique. Il s'agit pour l'instant de simples tourbillons de lumière aléatoires, mais il affichera du texte dans quelques minutes. Dans la pièce voisine, l'équipe de nuit se relaxe.

« J'ai entendu dire qu'ils avaient lu Dumas, la nuit dernière », dit Bola.

Elle fait simplement la conversation. Peu importe ce que raconte l'autre équipe. Je souris sans répondre.

Le mariage que je détecte doit avoir lieu dans trois mois. La future épouse a pris quelques kilos et ne sait pas si elle doit faire retoucher sa robe ou subir une liposuccion. Bola est encore plus jolie quand elle est enceinte.

« Soixante secondes », déclare une voix dans le haut-parleur.

Je bois une gorgée d'eau et repose mon gobelet sur la table. Les autres contractants sont des nouveaux. Ils n'ont pas une tenue officielle comme Bola et moi. Ils portent des débardeurs et des T-shirts ; ont du métal dans les cheveux. Et des implants téléphoniques.

Je déteste les implants de toutes sortes. J'en ai un, malgré tout. Un localisateur sans options. C'est vraiment pénible, mais mon employeur l'exige.

L'angoisse de l'examen s'atténue avant que je puisse isoler la source et l'explorer. Ça me va très bien.

Les morceaux de métal dont les jeunots garnissent leur chevelure proviennent de crashes d'avions à Lagos, Abuja, Jos, Kano et d'autres endroits de la région ; il y a des carcasses d'avions sur toutes les routes nationales du Nigeria depuis le début des années 2000. Les fragments de fuselage sont utilisés comme amulettes.

Voyant que je la contemple, Bola me fait un clin d'œil. Elle ouvre maintenant son casse-croûte, quelques rouleaux de *moin-moin*, de la purée de haricots orange enveloppée dans des feuilles, à l'ancienne. Je détourne le regard.

« Allez-y », déclare le haut-parleur.



Le texte de *La République* de Platon commence à défiler lentement, régulièrement, en caractères holographiques translucides sur l'afficheur cylindrique. Nous entamons la lecture, certains en silence, d'autres à voix haute. Nous pénétrons dans la xénosphère pour installer le pare-feu de la banque. Je ressens le bref étourdissement familier ; le texte se met à tourner, devient transparent.

Chaque jour, près de cinq cents clients exécutent des transactions financières dans ces locaux, et les équipes de nuit effectuent des opérations dans le monde entier. Les affaires ne s'arrêtent jamais. Des réceptifs indépendants lancent des sondes, des criminels tentent de récupérer des données personnelles. Je parle de dates de naissance, de codes PIN, de noms de jeune fille, d'anciennes transactions ; toutes ces informations qui dorment tranquillement dans le cerveau antérieur de chaque client, dans la mémoire à court terme ; qui attendent d'être cueillies par des pirates réceptifs cupides et inexpérimentés.

Des contractants comme moi, comme Bola Martinez et les métalocrânes sont entraînés à repérer ces bandits. Et c'est ce que nous faisons. Nous lisons des classiques pour saturer la xénosphère avec des expressions et des pensées non pertinentes, créant ainsi un pare-feu de connaissance qui fait son chemin dans le subconscient du client. Un professeur a étudié autrefois ce phénomène. Il a découvert une corrélation entre le matériel employé pour le pare-feu et les activités du client pendant le reste de l'année. Une personne qui n'a jamais lu Shakespeare songe soudain, sans raison apparente, à des extraits du *Roi Lear*.

Nous pouvons pister les intrusions si nous le souhaitons, mais cela n'intéresse pas Integrity. Il est difficile et coûteux de poursuivre des individus pour des crimes commis dans la xénosphère. S'il n'y a pas d'homicide, les tribunaux ne se sentent pas concernés.

Les files d'attente s'étirent devant les distributeurs automatiques ; tant de personnes, de soucis, de désirs et de passions. Je suis fatigué de filtrer la vie des autres dans mon esprit.

*Je suis descendu hier au Pirée en compagnie de Glaucon,  
fils d'Ariston, pour faire ma prière à la déesse et pour voir  
comment se déroulait la première célébration de la fête.  
J'ai été enchanté par la procession des habitants, mais celle*

*des Thraces était au moins aussi belle. Une fois nos prières achevées, et après avoir assisté à la cérémonie, nous sommes retournés en direction de la ville...*

En pénétrant dans la xénosphère, j'aperçois ma projection. Les réceptifs inexpérimentés projettent leur propre image physique, mais les professionnels comme moi sont entraînés à créer et à contrôler leur avatar. Le mien représente un griffon.

Ma première attaque de la journée vient d'un homme d'âge mûr habitant dans une maison à Yola. Il est assez maigre, très noir de peau. Je lui lance un avertissement et il s'enfuit. Un adolescent prend assez rapidement sa place, ce qui me fait penser qu'ils se trouvent au même endroit, sans doute une ferme de piratage. Les cartels criminels réunissent parfois des réceptifs dans un « Mumbai-combo » – une sorte de centre d'appels avec des pirates informatiques installés en rang devant leurs ordinateurs.

Je connais tout ça. Il y a moins d'attaques de ce genre qu'à l'époque où j'ai débuté dans le métier. Je me demande vaguement s'ils ont été découragés par notre efficacité. Quoi qu'il en soit, je m'ennuie déjà.

Pendant la pause déjeuner, un des métalocrânes entre et vient s'asseoir près de moi. Il commence par parler boulot, évoque une intrusion qui a failli réussir. Il semble avoir un peu plus de vingt ans, encore excité à l'idée d'être un réceptif, et trouve tout cela intéressant, nouveau, étonnant ; il n'a rien d'un cynique. Contrairement à moi.

Il doit être amoureux. Sa projection lui ressemble. Il est assez doué pour masquer l'autre personne, mais pas suffisamment pour cacher cette ressemblance. Je distingue l'ombre, le fantôme qui l'accompagne. Par courtoisie, je ne lui dis rien.

Sa chevelure est relativement courte ; les fragments de métal ont été tordus en forme de crucifix et attachés sur une seule tresse qui part de sa tempe gauche, fait le tour de son cou et disparaît dans le col de sa chemise.

« Je m'appelle Clement, dit-il. J'ai remarqué que vous ne prononcez pas mon nom. »

C'est vrai. Nous avons été présentés par un cadre, il y a deux semaines, mais j'ai oublié instantanément son nom et n'ai utilisé depuis que son prénom.

« Je m'appelle...

— Vous êtes Kaaro. Je sais. Tout le monde vous connaît. Pardonnez-moi, mais je dois vous le demander. C'est vrai que vous êtes entré dans le dôme ?

— C'est une rumeur.

— Oui, mais est-ce qu'elle est vraie ? » insiste Clement.

À l'extérieur, le soleil est beaucoup trop bas dans le ciel. Pourquoi suis-je ici ? Qu'est-ce que je fais ?

« Je préfère ne pas en parler.

— Vous y allez cette nuit ? » me demande-t-il.

Je sais de quelle nuit il s'agit. Je n'ai aucun intérêt à y aller.

« Peut-être, dis-je. Mais je risque d'être occupé.

— À faire quoi ? »

Ce garçon est plutôt indiscret. J'avais espéré que nous n'aurions qu'un bref échange poli, mais je me rends compte maintenant que je dois me concentrer sur lui, sur mes réponses. Il sourit, l'air amical, sociable. Je devrais l'imiter.

« J'y vais en famille, dit Clement. Pourquoi ne pas nous accompagner ? Je vous envoie mon numéro sur votre téléphone. Tout Rosewater sera là. »

C'est justement cela qui m'embête, mais je ne lui dis pas. J'accepte son numéro et lui envoie le mien sur son implant phonique, par politesse, sans rien promettre.

Je reçois quatre autres invitations à l'Ouverture avant la fin de la journée. J'en décline la plupart, mais je ne peux rien refuser à Bola.

« Mon mari a loué un appartement pour la soirée, avec une belle vue », dit-elle en me tendant une feuille de papier avec l'adresse. Son air de reproche me fait bien comprendre que nous ne serions pas obligés de tuer des arbres si j'avais l'implant approprié. « Ne mange pas avant. Je ferai la cuisine. »

Vers dix-huit heures, le dernier client est parti ; trop fatigués pour plaisanter, nous tapons tous sur les claviers des terminaux

pour consigner les tentatives d'intrusion et chercher d'éventuels indices dans les références antérieures. Nous ne recevons jamais d'informations en retour. Les données sont englouties dans un véritable trou noir bureaucratique. Le soir tombe et chacun de nous est isolé dans sa tête, connecté passivement à la xénosphère. Il y a une faible musique de fond – « Blue Alien », par Jos. Ce n'est pas désagréable, mais je préfère des choses plus classiques. Je remarque vaguement qu'une partie d'échecs est en cours, qui ne m'intéresse pas. Je n'y joue pas et je ne comprends pas les mouvements des pièces.

« Salut, Griffon », dit quelqu'un.

Je concentre mon attention, mais il n'y a plus personne. Elle est partie. De toute évidence, il s'agissait d'une femme. J'ai l'impression fugace d'une fleur qui s'épanouit, de quelque chose de bleu, rien de plus. Je suis trop fatigué, ou trop paresseux, pour suivre sa piste. Après avoir terminé mon rapport, je remplis la feuille de présence.

Je sors de la cabine au niveau de la rue. Je n'ai jamais accédé qu'à une petite partie de la banque. Les contractants passent par l'ascenseur express ; il est impeccable et manœuvré par un garde de la sécurité, qui nous surveille sans que nous puissions le voir, ni même voir sa caméra. Cela pourrait aussi bien être de la magie. La cabine ressemble à une élégante boîte en bois. Il n'y a pas de boutons et il est préférable d'éviter ici les conversations confidentielles. Cette fois, au moment où je sors, l'opérateur déclare : « Joyeuse Ouverture. » Je hoche simplement la tête, ne sachant pas dans quelle direction répondre.

Le hall est vide et sombre. Les colonnes sont inertes comme des modèles victoriens posant pour un tableau. D'ordinaire, quand je rentre, l'endroit est bondé ; je suppose que le personnel a reçu l'autorisation de partir plus tôt pour l'Ouverture.

La nuit est tombée. La lueur bleutée du dôme enveloppe tout, mais elle n'est pas suffisamment claire pour qu'on puisse voir au-delà. Les bâtiments qui m'entourent m'empêchent de le regarder directement, mais la lumière découpe les toits sur ma gauche et se reflète sur ceux de droite. C'est pour cela qu'il n'y a pas d'éclairage public à Rosewater. Je me dirige vers la station Alaba, vers la plate-forme qui fait le tour du dôme dans le sens

des aiguilles d'une montre. Personne ne marche dans les rues, à part la policière qui effectue sa ronde en faisant tourner sa matraque. Comme je porte un costume, elle ne m'ennuie pas. Un moustique vrombit près de mon oreille et repart, manifestement peu intéressé par mon sang. Lorsque j'atteins le carrefour, des taches de sueur s'étalent sous mes aisselles. La nuit est chaude. J'écris un message à mon appartement pour qu'il réduise la température d'un degré par rapport à celle de l'extérieur.

La station Alaba est remplie de travailleurs venant des quartiers commerciaux et les files d'usagers s'étirent jusque dans les rues, mais ils vont presque tous dans l'autre sens, vers Kehinde Station, qui se trouve plus près de l'Ouverture. J'hésite un instant avant d'acheter mon ticket. Je veux passer chez moi pour me changer, mais je me demande s'il ne sera pas difficile de retrouver Bola et son époux. Une brève connexion involontaire avec la xénosphère m'envoie la bouffée de colère d'un mari cocu. Je me déconnecte aussitôt et je prends une profonde inspiration.

Je rentre chez moi. Quoique je dispose d'un siège près de la fenêtre et que le dôme soit visible, je ne regarde pas au-dehors. Je ferme les yeux quand je remarque les reflets lumineux sur les visages des autres passagers, même si cela ne me permet pas d'échapper à leurs conversations futiles ni aux odeurs d'*àkàrà*. Selon un dicton, tous les habitants de Rosewater rêvent du dôme au moins une fois chaque nuit, ne serait-ce que pendant un court moment. Je sais que ce n'est pas vrai car je n'ai jamais fait un tel rêve.

Le simple fait que je trouve une place assise indique l'affluence qu'il y aura à l'Ouverture. Les voitures sont généralement bondées, étouffantes – et la température élevée ne provient pas des radiateurs mais de la chaleur des corps, de l'exhalaison des passagers, du désespoir.

Je descends à Atewo avec un retard de vingt-cinq minutes, à cause d'une panne de courant dans le ganglion nord. Je cherche Yaro du regard, il n'est pas dans les environs. Il s'agit d'un gentil chien errant qui me suit parfois jusqu'à mon domicile et auquel je donne un peu de nourriture. Je marche de la station à mon bloc, ce qui me prend une dizaine de minutes. Quand je peux de nouveau obtenir un signal sur mon téléphone, je m'aperçois que j'ai reçu quatre messages. Trois

d'entre eux sont des propositions de travail. Le quatrième provient de mon employeuse la plus exigeante.

« Appelez-moi dès que possible. Et faites-vous greffer un implant phonique, espèce de dinosaure. »

Je ne la rappelle pas. Elle peut attendre.

J'habite un trois-pièces, partiellement automatisé. Comme j'ai deux emplois, je pourrais trouver un meilleur logement si je voulais, avec une IA complètement humanisée. Ce n'est pas l'argent qui me manque, seulement l'envie. Je me déshabille, laissant mes habits en tas, et j'enfile quelque chose de plus décontracté. Je reste indécis en regardant le holster de mon pistolet. Je n'aime pas les armes. Je traverse ensuite la pièce jusqu'au coffre mural, qui apparaît en réponse au signal de mon implant d'identification. Je l'ouvre, me demande si je dois prendre mon pistolet. Deux chargeurs se trouvent à l'intérieur, à côté d'un masque de bronze et d'un cylindre transparent, rempli d'un fluide au repos. Je le saisis, le secoue, mais le liquide est trop visqueux et ne bouge pas. Je le repose et décide de ne pas emporter mon arme.

Après avoir pris rapidement une douche, je pars assister à l'Ouverture.

Que dire à propos de l'Ouverture ?

C'est la formation d'un orifice dans le biodôme. La ville de Rosewater a la forme d'un beignet torique entourant le dôme. D'ailleurs, au début, nous l'appelions le Doughnut. J'étais déjà là. Je l'ai vu grandir. À l'origine ce n'était qu'un village de tentes situé à la limite de la civilisation, rempli de gens malades qui se blottissaient les uns contre les autres pour obtenir un peu de chaleur. Il s'est transformé par la suite en une petite ville de cabanes, abritant les plus optimistes, pour devenir finalement la cité actuelle. Depuis onze ans qu'il existe, le dôme n'a pas laissé entrer un seul étranger. J'ai été la dernière personne à le traverser, et il n'y en aura plus d'autres. Par contre, Rosewater, qui a le même âge, se développe constamment.

Cependant, chaque année, le biodôme s'ouvre pendant vingt à trente minutes du côté sud, dans le quartier de Kehinde. Ceux qui se trouvent dans les parages de l'ouverture sont guéris de toutes les affections physiques et de quelques maladies mentales.

Pourtant, le résultat n'est pas toujours positif ; c'est un phénomène bien connu et largement étudié. Certaines reconstructions physiques sont imparfaites, comme si le modèle était déformé. Nul ne sait pourquoi cela se produit, mais certaines personnes se blessent délibérément dans le seul but d'expérimenter cette « chirurgie réparatrice ».

Pas question de prendre le train à cette heure de la nuit. Je profite d'un taxi qui va d'abord dans la direction opposée, en faisant un grand détour vers le sud, avant d'emprunter des ruelles et de suivre un parcours sinueux à contre-courant du trafic. Cela fonctionne seulement pendant un moment. Trop de voitures, de motos et de bicyclettes ; trop d'artistes de rue, de prêcheurs et d'étrangers. Je paie le chauffeur et me rends à pied jusqu'à l'adresse temporaire de Bola. C'est plutôt facile car mon chemin est perpendiculaire au flot des pèlerins.

Oshodi Street est assez loin du biodôme et la foule n'est pas assez dense pour gêner ma progression. Le numéro cinquante et un est un bâtiment étroit de quatre étages. Une caisse de bières vides maintient la porte d'entrée ouverte. Je me glisse dans le hall, qui mène vers deux appartements et un ascenseur. Bola m'accueille dans un logement du dernier étage.

Une chose me frappe aussitôt : les arômes de la nourriture chaude qui déclenchent la salivation et le bourdonnement affamé de mon estomac. Bola me tend des jumelles et me conduit dans le salon. Un instrument identique est accroché à son cou. Elle porte un chemisier dont le bouton inférieur, ouvert, découvre son ventre arrondi. Deux enfants de huit ou neuf ans, un garçon et une fille, poussent des gloussements d'excitation en courant joyeusement dans l'appartement.

« Attends », dit Bola. Elle me plante au milieu de la pièce et revient avec une assiette en carton remplie d'*àkàrà*, de *dodo* et de *dundu*, la délicieuse triade de fèves poêlées, accompagnée de plantains et d'ignames frites. De sa main libre, elle me guide vers la véranda où quatre chaises longues sont disposées face au dôme. Son mari, Dele, se trouve dans l'une d'elles. La chaise voisine est vacante, mais la troisième est occupée par une femme que je ne connais pas. La quatrième m'est destinée. Dele Martinez est un homme replet, jovial et calme. Je l'ai déjà rencontré

à de nombreuses reprises et nous nous entendons bien. Bola me présente son invitée : Aminat, une de ses *sœurs*, mais l'accent qu'elle met sur ce mot me laisse à penser qu'il pourrait aussi bien s'agir d'une vieille amie très proche. Elle est assez jolie, le regard souriant, les cheveux noués en chignon ; vêtue de manière décontractée, avec un jean. Elle doit avoir à peu près mon âge, ou un peu moins. Bola sait que je suis célibataire et s'est donné pour mission de me trouver une compagne. Je n'aime pas cette attitude parce que... enfin, quand les amis veulent jouer les entremetteurs, ils vous font rencontrer des gens qu'ils considèrent comme assez bien pour vous. Chaque candidat représente une idée de l'image qu'ils se font de vous. Si je n'ai jamais apprécié aucune des femmes que Bola m'a présentées, cela signifie-t-il qu'elle ne me connaît pas suffisamment ? Ou qu'elle me connaît bien et que je me déteste ?

Je m'assois et me mets à manger, pour éviter de parler. Pour esquiver un contact visuel avec ma voisine, j'utilise les jumelles.

La foule est rassemblée dans Sanni Square, une grande esplanade cernée de plusieurs sortes d'établissements : des boutiques dont le seul but est d'exploiter les touristes, des cafés fréquentés par de vieux hommes fatigués, des agences de voyages derrière lesquelles passe Oshodi Street. Un feu d'artifice démarre trop tôt. Une erreur de manipulation. La plupart des gens quittent la célébration après le bouquet final. Oshodi Street constitue un bon endroit pour assister à l'événement. Elle est éclairée par le dôme et nous sommes baignés dans la lumière crémeuse et bleutée de l'éclairage électrique. Comme le bouclier n'est pas aveuglant, on peut apercevoir à cette distance un fluide qui se déverse juste sous sa surface.

Les jumelles haut de gamme possèdent des détecteurs d'infrarouge et une sorte d'implant optionnel me fournit des détails individuels sur les personnes que je fixe ; des balises sont activées grâce à un système de pointage laser et les informations sont téléchargées par une liaison satellite. C'est un peu comme dans la xénosphère ; je coupe ce dispositif car il me rappelle mon travail.

De la musique s'élève dans la nuit, assez cacophonique et désagréable car elle provient des factions religieuses opposées, des spectateurs braillards et des touristes. Il s'agit surtout de chants accompagnés de percussions.



D'après moi, il y a des milliers de personnes. Toutes les couleurs et toutes les croyances sont représentées : des Nigériens noirs, des Arabes, des Japonais, des Pakistanais, des Européens blancs et bien d'autres encore. Tous espèrent une guérison ou un changement quelconque. Ils chantent et prient pour faciliter l'Ouverture. Comme toujours, le dôme est indifférent à leur vénération ou leur blasphème.

Certains affichent une ferveur religieuse et sont incapables de parler, tandis que d'autres poussent de longs cris continus. Un imam, suspendu d'un toit par un harnais qui semble bricolé, prononce un prêche à travers un mégaphone. Ses paroles se perdent dans le vacarme ambiant, homogène, qui engloûtît toute signification et toute nuance. Quelques bagarres éclatent, vite réprimées car personne ne sait s'il faut s'être bien comporté pour mériter la bénédiction du biodôme.

Une barricade bloque l'accès au dôme, protégée par une rangée de policiers armés. Les premiers civils se trouvent à une centaine de mètres, comme retenus par un mur invisible. Les forces de l'ordre semblent prêtes à tirer. Cela s'est déjà produit dans le passé. Le dernier incident a eu lieu trois ans plus tôt, quand la foule s'est montrée particulièrement agitée. Dix-sept morts – mais les victimes s'étaient relevées au moment de l'Ouverture, avant d'être... *détruites* deux semaines plus tard. De toute évidence, elles n'étaient plus elles-mêmes. Ce genre de choses arrive. Comme Anthony me l'a dit en 55, il y a onze ans, les extraterrestres peuvent restaurer le corps, pas l'esprit.

L'*àkàrà* très épicé me fait tousser. Mon regard se porte brièvement vers le ciel et j'aperçois la lune décroissante, qui tente bravement de se montrer malgré la pollution lumineuse.

Je vois la presse télévisée, les correspondants qui parlent dans leur micro. Ici et là, des scientifiques amateurs pointent l'antenne de leur scanner en direction du dôme. Tous s'affairent, des sceptiques aux vrais croyants. À l'exception du matériel classifié concernant les réceptifs et la xénosphère, la majorité des informations traitant du dôme sont dans le domaine public, mais les revues marginales et les conspirationnistes entretiennent leurs propres théories. Par exemple, une grande partie de la population qui lit la presse pense que ce phénomène est parfaitement

terrestre et résulte d'une expérimentation biologique. Il existerait des « preuves » sur Nimbus, bien sûr. Certains scientifiques n'y croient pas, mais ils collectent des données et des observations depuis une éternité en se refusant à tirer la moindre conclusion. D'autres s'imaginent que le dôme est un phénomène magique. Je n'ai aucune envie de me pencher sur ces théories quasi religieuses.

Une tape légère sur mon épaule gauche me fait sortir de mes pensées. Aminat me regarde. Bola et son mari se sont écartés pour discuter discrètement.

« Qu'est-ce que vous voyez ? » demande-t-elle. Elle sourit, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, mais j'ignore si c'est à mes dépens.

« Des gens qui attendent désespérément d'être guéris. Et vous ?

— De la pauvreté. De la pauvreté spirituelle.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. Peut-être que l'humanité doit être malade de temps en temps. Peut-être y a-t-il un enseignement à tirer de la maladie.

— Vos opinions politiques vous poussent à vous méfier de l'extraterrestre ?

— Non, pas du tout. D'ailleurs, je n'ai pas d'opinion politique. J'aime seulement examiner tous les aspects d'un problème. C'est important ? »

Je secoue la tête. Je n'ai pas envie d'être là. Sans l'invitation de Bola, je serais chez moi, à considérer mon niveau de cholestérol. Aminat m'intrigue, mais pas suffisamment pour que je veuille accéder à ses pensées. Elle essaie seulement d'engager la conversation et je ne tiens pas à parler du dôme. Dans ce cas, pourquoi vivre à Rosewater ? Je devrais déménager à Lagos, à Abuja, à Accra. N'importe où ailleurs.

« Moi non plus, je n'ai pas envie d'être ici », déclare Aminat.

Pendant un moment, je me demande si elle a lu mes pensées, si Bola nous a réunis parce qu'elle est aussi une réceptive. Ce serait agaçant.

« Faisons simplement semblant de discuter, pour faire plaisir à Bola. Nous pourrions échanger nos numéros en fin de soirée sans être obligés de nous contacter. Demain, quand elle m'interrogera,

je lui dirai que vous étiez intéressant et prévenant, mais qu'il n'y avait pas d'alchimie entre nous. Et vous, que direz-vous... ?

— Que j'ai apprécié la soirée, et votre présence, mais que nous n'avons pas accroché.

— Dites-lui aussi que j'avais de superbes chaussures et des seins magnifiques.

— Euh... D'accord.

— Bien. Affaire conclue ? »

Elle me tend la main, que je ne peux serrer car la mienne est tout huileuse à cause de l'*àkàrà*. Finalement, nous nous touchons le dos de la main, comme des conspirateurs. Je me surprends à lui sourire.

Une trompe résonne et nous apercevons une tache légère sur le dôme. C'est le premier signe. La marque sombre s'élargit. Je n'ai pas vu cela aussi souvent que je l'aurais dû. J'avais assisté aux premières manifestations de ce phénomène, mais je ne m'y étais plus intéressé au bout de cinq ans.

La marque est à peu près circulaire, d'un diamètre d'environ deux mètres. Noire comme la nuit, comme la suie. Elle ressemble aux taches sombres qui apparaissent à la surface du Soleil. C'est la partie la plus ennuyeuse du spectacle. Il faudra attendre une demi-heure avant les premières guérisons. Pour l'instant, rien n'est visible. Les microbes s'envolent dans les airs. Les scientifiques sont tout excités. Ils recueillent des échantillons et tenteront de développer des bouillons de culture sur des prélèvements de sang. En vain. Les xénoformes ne croissent pas en milieu artificiel.

Sur le balcon, chacun – à part moi – prend une profonde inspiration, essayant d'aspirer autant de microbes que possible. Aminat détourne les yeux du dôme, se tourne sur son siège et m'embrasse sur les lèvres. Le baiser dure quelques secondes et les autres ne le remarquent pas car ils observent attentivement la tache. Peu après, je me demande s'il a vraiment eu lieu. Je ne sais même pas comment réagir. Je peux lire dans les esprits mais je n'arrive toujours pas à comprendre les femmes. Ni les hommes. Les humains. Je ne comprends pas les humains.

Plus bas commencent les premiers cris d'extase. Il est impossible de déterminer précisément quelles sont les premières affections guéries. Sans une difformité, ou un stigmate évident comme la jaunisse,

la pâleur ou un os brisé, aucun changement n'est visible, sinon l'état émotionnel du miraculé. Déjà, dans les premiers rangs, les plus jeunes pèlerins font la roue et versent des pleurs de gratitude.

Un homme se lève de sa civière. D'abord chancelant, il se met à marcher avec assurance. Même à cette distance, je peux voir s'agrandir son regard émerveillé ; je peux distinguer les mouvements rapides de ses lèvres. Parmi les spectateurs, les nouveaux venus sont incrédules.

Le phénomène se poursuit par à-coups, se propage parfois dans la foule. Les blessures insignifiantes et les maladies graves sont guéries de la même manière.

Maintenant, la tache rétrécit. Au début, les scientifiques et moi sommes les seuls à le remarquer. Ils s'agitent de plus en plus. L'un d'eux crie quelque chose aux autres, je ne comprends pas pourquoi.

J'entends un rire léger près de moi. Aminat jubile, les mains à quelques centimètres de ses joues moites. Elle renifle fortement. Il me vient à l'esprit qu'elle est également ici pour guérir d'une affection.

Au même instant, je reçois un texte. Je regarde ma paume pour lire le message sur mon polymère flexible sous-cutané. Encore ma patronne.

*Appelez immédiatement, Kaaro. Je ne plaisante pas.*

## 2. Rosewater : 2066

### *Maintenant*

**J'**arrive à Ubar au milieu de la nuit. Quand je descends du dernier train, une voiture est garée devant chez moi. Ubar est situé entre le ganglion nord et la partie la plus large du fleuve Yemoja. Nous roulons le long des berges avant de bifurquer vers des rues vides qui passent entre des bâtiments sombres. Le chauffeur s'arrête près d'un imposant portail métallique, attend que je sorte, puis repart.

Je pénètre dans une installation du ministère de l'Agriculture. Vu de l'extérieur, il s'agit d'une construction classique de deux étages, agrémentée d'un blason du Nigeria couvert de poussière. À l'intérieur, j'aperçois la réception et un bureau paysager. Des cadres présentent des photographies, sur un mur celles du président, sur l'autre celles de Jack Jacques, le maire de Rosewater. Banal. On m'appelle aussitôt et la RFID de mon implant est enregistrée.

Je me dirige directement vers l'ascenseur qui permet d'accéder aux niveaux inférieurs. Ces derniers sont utilisés et contrôlés par la Section 45, ou S45. Peu de gens sont au fait de l'existence de cet obscur service du gouvernement. Je le connais uniquement parce que je travaille pour lui. Avant cela, j'étais un dénicheur, et un voleur.

Une partie de mon boulot pour le S45, ce sont les interrogatoires. Je déteste ça.

Il est 3 heures et nous sommes dans une salle de réunion assez sombre. Deux agents vêtus de noir encadrent un prisonnier nu, attaché sur une chaise. Il a les yeux bandés. Les agents ne parlent pas et j'ignore quelles informations ils souhaitent obtenir.

Je n'essaie pas de lire en eux parce que l'organisation ne les aurait pas envoyés s'ils étaient au courant de quelque chose. Cette méthode obéit à l'idée d'un obscur bureaucrate, qui considère que le sujet ne doit pas être contaminé par le moindre espoir. Ils veulent que je copie toutes les informations qui se trouvent dans son esprit, comme une sorte de sauvegarde d'un disque dur. C'est à la fois ridicule et impossible ; malgré toutes les notes de service que j'ai rédigées à l'attention de mes supérieurs, ils s'obstinent à exiger ce genre d'interrogatoire. Je continue d'employer ma propre méthode.

On ne peut pas faire défiler les données contenues dans un cerveau humain comme celles d'un enregistrement.

L'homme assis devant moi ne porte aucune blessure. Il est noir, musclé, respire difficilement. De temps en temps, il murmure « s'il vous plaît » en kanuri ou en hausa. Il s'exprime parfois en igbo ou en yoruba, mais je ne pense pas qu'il parle couramment ces langues. Mal à l'aise, je reste à un mètre de lui. Je me connecte à la xénosphère et m'assure avant tout qu'il ne s'agit pas d'un réceptif. Son image mentale est bien celle de l'homme assis sur cette chaise. Tant mieux. Je ne vais pas y passer la nuit.

Je perçois de la violence dans son esprit. Je vois deux individus qui en frappent un troisième, dans une sorte d'arrière-cour. Les deux assaillants donnent des coups de pied et de poing tandis que leur victime tente de se redresser en levant l'avant-bras pour se protéger. L'homme est sale, tuméfié, saigne de la bouche et du nez. Il n'a pas l'air effrayé. En tout cas, il semble narguer ses persécuteurs – deux Noirs en uniforme, avec des bérets et des lunettes noires qui les font ressembler à des jumeaux. D'après leur tenue, ils n'appartiennent pas à la police ou à l'armée nigériane. À y regarder de plus près, leurs uniformes paraissent artisanaux, comme ceux des miliciens. Ils n'ont pas de holster, mais l'un d'eux a un pistolet glissé dans sa ceinture, au creux des reins.

Autre chose me semble bizarre : je ne sens pas l'odeur de l'endroit ni la poussière soulevée par les trois hommes. Je ne perçois pas le goût du sang dans la bouche de la victime ni la douleur des coups sur les phalanges des bourreaux. Au lieu de

cela, l'image est associée à des odeurs de nourriture et de boisson, plus précisément du *kuli-kuli* et de la bière. J'entends également de la musique, jouée sur un clavier de mauvaise qualité.

J'émerge brièvement de la xénosphère pour examiner le prisonnier. Je passe derrière lui, vérifie ses mains liées. Des phalanges noires et calleuses. Ce sont des marques que l'on obtient en exerçant ses doigts, en frappant des surfaces dures, comme un mur ou un mannequin de bois, afin de réduire les sensations et de devenir un meilleur combattant. Je le sais car j'ai pratiqué moi-même ces exercices. Et je vérifie ses mains parce que, dans la mémoire du prisonnier, aucun des participants ne paraît entraîné au combat à mains nues. Il n'est pas l'un d'entre eux.

A-t-il ordonné ce passage à tabac ? D'où a-t-il assisté à cette scène ?

Et soudain, je comprends.

« Oh, petit futé ! »

Je retourne dans la xénosphère. Le « souvenir » n'est qu'une séquence de cinéma. Le prisonnier l'a vue en regardant la télé, tout en prenant un repas. Il a probablement trouvé un vieux film peu connu tourné à Nollywood, ce qui explique la musique ringarde et la mise en scène minable. Sans être lui-même un réceptif, il est au courant de notre existence et sait qu'il pourrait être confronté à l'un d'entre nous en cas d'arrestation. Pour moi, cela signifie clairement qu'il a quelque chose à cacher. J'explore les franges de sa mémoire – c'est un peu comme retirer l'étiquette adhésive d'un emballage. Je dois trouver une bonne prise. Je ne me concentre pas sur l'image ou le son, mais sur les autres sensations. Le toucher, l'odeur, le goût.

« Salut, Griffon ! »

C'est la femme qui m'était apparue plus tôt dans la soirée, quand je me trouvais dans la banque. Enjouée, curieuse, éphémère. L'interruption me fait perdre ma concentration et la scène de bagarre se met à jouer en boucle. Malgré mes efforts pour découvrir un lien avec une image personnelle, je ne perçois que le bruit de fond de la xénosphère. Des activités mentales aléatoires. Sans aucune utilité. Tout cela m'irrite, mais mon entraînement reprend le dessus et je focalise mon attention sur l'affaire en cours.

Les sensations associées à la bagarre sont une légère pression sur les fesses et le goût de la nourriture, ce qui m'indique qu'il était assis dans un salon et voyait le film sur un écran de télé ou un hologramme. Je détecte l'odeur d'une fumée de cigarette. L'image glisse, tremblote, se dissipe et je me retrouve dans une pièce enfumée, avec cinq autres hommes qui regardent attentivement le film. Personne ne parle, mais ils boivent de la bière, fument et prennent des snacks posés sur un plateau.

Quoique je n'aime pas les interrogatoires, il s'agit d'un exercice pour lequel je suis doué. Quand je résous une énigme, je me sens d'abord fier de moi, puis dégoûté. J'essaie de me considérer comme un juriste, travaillant selon certains paramètres qui n'incluent pas la moralité. Je me concentre sur mon travail.

En sortant de la pièce, j'annonce aux agents : « J'ai besoin d'un dessinateur légal pour un portrait-robot. Tout de suite. »

Je fais mon rapport à ma patronne, Femi Alaagomeji. Par vidéoconférence, bien sûr. Aucun membre des services de sécurité ne doit jamais se trouver sciemment dans la même pièce que moi. Je sais très bien qu'ils n'ont même pas le droit d'avoir des relations d'aucune sorte avec des réceptifs et qu'ils ont l'obligation de signaler l'existence de réceptifs parmi leur famille. La dernière fois que j'ai respiré le même air que Femi, c'était il y a six ans ; et avant cela, il y a onze ans, lorsqu'elle m'a enrôlé dans le S45, juste avant mon entraînement. À cette époque, le dôme était récent et Rosewater commençait à peine à se développer.

Femi est la plus belle femme que j'aie jamais vue. Physiquement si parfaite que c'en est douloureux. Pour parler avec elle, je me trouve dans une salle stérile et j'utilise une liaison sécurisée. Aujourd'hui, elle a mis un rouge à lèvres couleur bordeaux. J'ai appris fortuitement qu'elle possédait également une Mercedes bordeaux. Elle a dû la prendre pour venir au bureau.

« Kaaro », dit-elle.

Je réponds : « Femi.

— Appelez-moi madame Alaagomeji.

— Femi. »



C'est une vieille ritournelle entre nous. Elle n'est pas réellement irritée ; je ne manifeste pas vraiment d'insolence. Nous jouons nos rôles.

« Qui est ce prisonnier, Femi ?

— Information classifiée, accès restreint, toute cette merde habituelle. Qu'est-ce que vous avez pour moi ?

— Des visages. Cinq visages. La dessinatrice a fait du bon travail et les diffuse en ce moment. Elle examine aussi l'endroit, la marque des appareils électroniques, tout ça. Rien de plus pour aujourd'hui. Je suis fatigué, et c'est presque l'heure d'aller à mon boulot principal.

— Ce n'est pas un boulot. Votre contrat avec nous, c'est ça, votre boulot.

— D'accord. Disons : mon autre travail.

— Ça prendra combien de temps ?

— Je ne sais pas. Si vous pouviez me donner son nom...

— Non.

— ... ou m'indiquer ce qu'il a fait...

— Non.

— Dans ce cas, nous devons avancer à l'ancienne, petit à petit. Je découvre une information, je m'arrête. J'informe la dessinatrice, et on reprend.

— D'accord.

— Je peux rentrer, maintenant ?

— Dans une minute. Comment allez-vous, Kaaro ?

— Je vais bien.

— Vous vivez toujours en solitaire.

— Je suis seul, pas solitaire. La solitude n'est pas forcément une mauvaise chose. J'avance dans mes lectures. Je vais apprendre à jouer du hautbois.

— Que lisez-vous ?

— Chomsky.

— Très bien. Vous allez vraiment jouer du hautbois ?

— Non.

— Je me demande bien pourquoi je pose la question. Rentrez chez vous.

— Bonne nuit, Femi. »

J'ai du mal à garder les yeux ouverts quand la voiture du S45 me dépose devant chez moi. La nuit cède la place au jour ; Rosewater va bientôt se réveiller et partir au travail. La ville s'anime par paliers. D'abord vient la nourriture. Les longs courriers apportent les récoltes d'Oyo, d'Ogbomoshô, d'Ilorin et d'Abeokuta. Du manioc, du blé, de la farine d'igname, du millet, du riz de Thaïlande. Il n'y a plus beaucoup de production locale. Elle est presque réservée aux diverses catégories de *bukka*, la *Mama Put*, le *Food-is-ready*. Une nourriture bon marché, régionale, essentielle pour les travailleurs spécialisés qui ont besoin d'une bonne ration de féculents avant d'attaquer leur boulot sous-payé en utilisant leurs biceps, leurs triceps et leur colonne vertébrale pour soulever, couper, scier, assembler, abattre et nettoyer. Ils font la cuisine eux-mêmes. L'odeur fait émerger la première fournée d'employés, de gratte-papier, de secrétaires et de stagiaires. Deux heures plus tard, les classes moyennes de Rosewater rejoindront leurs bureaux, leurs cabinets, leurs tribunaux et bien sûr leurs banques.

Je me joindrai à eux, mais j'ai besoin de prendre une douche et un petit déjeuner, peut-être un café fort. J'habite un immeuble de trois étages dans Atewo. Un code à huit chiffres ouvre mon appartement, situé au deuxième, pourvu néanmoins d'une clé de sécurité.

Comme si le signal devenait suffisamment puissant, mon répondeur enregistre une série de messages. J'envisage sérieusement de ne pas me rendre à la banque, de prétexter que je suis souffrant et de dormir toute la journée. Je veux pourtant découvrir qui tente de me joindre à travers la xénosphère. Une fois déshabillé, j'entre dans la douche. J'essaie la petite astuce qui consiste à faire couler de l'eau chaude, puis froide, puis brûlante, mais cela ne me revigore pas. Dans le miroir, mes yeux sont injectés de sang et gonflés ; on croirait voir la photo d'identité judiciaire d'un pervers.

« Tu as l'air d'un crétin, dis-je à mon reflet. Tu *es* un crétin. Ta vie n'a pas de sens. »

Après avoir enfilé un caleçon, je passe dans le salon sans même me sécher.

Je m'adresse aux capteurs : « Miles Davis, "So What". » Les haut-parleurs commencent à jouer l'intro.

J'ajoute : « Répondeur, messages. »

Je m'assois ; ferme les yeux ; écoute.

Mon comptable veut discuter de mes impôts.

Un appel du National Research Laboratory, qui désire m'employer pendant trois jours. Je serai payé. Ça ne m'intéresse pas. J'ai déjà travaillé pour ces gens-là. Maintenant, c'est terminé. Ils sont à Lagos et veulent en savoir davantage sur les réceptifs. Je déteste Lagos et le NRL, tous ces scientifiques qui me regardent comme s'ils souhaitaient décortiquer mon cerveau pendant que je suis encore en vie.

Un message d'Aminat. Ses paroles s'interrompent et reprennent comme dans un jeu de chaises musicales. « Salut, Kaaro. Je sais. Je sais, nous avons seulement fait semblant. Mais j'ai pensé à toi et je me suis demandé... (Un rire.) Oh, mon Dieu, c'est tellement... D'accord, rappelle-moi. Ou pas. Ce n'est pas aussi important que ça. »

Cela me fait sourire.

Un producteur de la télé qui me tarabuste depuis deux ans m'offre de l'argent et la gloire si j'accepte d'apparaître dans *Le Nigeria a un incroyable talent*.

« Salut, Griffon. »

Je pense d'abord que qu'on m'a laissé un message téléphonique, mais ce n'est pas le cas. J'ouvre les paupières et un banc de maquereaux, *oku eko*, passe devant mes yeux. Miles continue de souffler dans sa trompette, la musique semble lointaine. Je suis entouré d'ombres et de couleurs changeantes. Je regarde mes mains. Elles ont disparu. Elles ont été remplacées par des plumes.

Cette merde ne m'était plus arrivée depuis longtemps. Je suis dans la xénosphère – endormi dans la xénosphère. C'est facile à comprendre : une douche chaude, le manque de sommeil.

« Griffon. »

Malgré mon entraînement, je demande : « Qui êtes-vous ?

— J'aime bien votre plumage, dit-elle. Vous pouvez voler ?

— N'importe qui peut voler, ici. Qui êtes-vous ? »

Les poissons commencent à m'énervier. L'air a la consistance de l'eau. J'entends vaguement les voix et les pensées d'autres personnes. Je perçois clairement celles d'une femme, que je suis incapable de voir. Pas d'image perso ?

« Je suis une individualité, dit-elle. Une unité.

— D'accord, mais quel est votre nom ? *Ki l'oruko e ?*

— Il m'en faut un ?

— Oui. »

Elle reste silencieuse un moment. J'essaie de me gratter le visage, mais les plumes me chatouillent. Je me sens mieux en étirant mes ailes.

« Je m'appelle Molara », déclare-t-elle.

Je saisis un maquereau dans mon bec, lui brise la colonne vertébrale et le laisse tomber sur le sol, entre mes pattes. Il gigote un moment, puis s'immobilise.

Je demande à Molara : « Montrez-vous.

— Je ne sais pas comment faire. »

Une perceptive autonome, de toute évidence. Je lui répète les paroles de mon instructeur.

« Pensez à quelque chose que vous aimez, que vous détestez ou que vous craignez, que vous trouvez dégoûtant ou magnifique. Quelque chose qui vous impressionne. »

Des voitures de pompiers de toutes sortes et de toutes tailles passent toutes lumières éteintes. Certaines ne sont que des jouets. Chacune d'entre elles est suivie d'une mascarade en costumes rouges. Des lilliputiens derrière les modèles réduits, des géants derrière les autres.

Un papillon déploie devant moi ses ailes, qui ont près de cinq mètres d'envergure. Il est noir et bleu, vole avec une lenteur majestueuse.

À cet instant, je me réveille, expulsé de la xénosphère par mon téléphone. Je me sens désorienté pendant quelques secondes. L'appareil se tait, puis sonne de nouveau.

« Oui ?

— On t'attend, dit Bola. On dirait que tu es dans les vapes. Tu es bourré ?

— Oh, merde ! »

Je suis monstrueusement en retard.

Mon apparence est un peu négligée, mais pas autant que celle des métalocrânes, alors ça va. Les clients cernent la banque comme des fourmis qui s'assemblent autour d'une sucette perdue

par un enfant. Le lendemain de l'Ouverture, il y a toujours beaucoup de travail car les gens veulent voir leur docteur et obtenir des analyses pour confirmer leur guérison. La communauté médicale de Rosewater n'est pas florissante et ne se réveille vraiment qu'à cette période de l'année. On peut imaginer qu'elle se sent un peu rouillée.

Le pare-feu a été monté sans moi. Deux des métallocrânes sont absents, probablement pour cause de gueule de bois, et Bola m'informe que les réceptifs autonomes se tiennent plutôt tranquilles – sans doute ont-ils également célébré le jour de l'Ouverture.

L'équipe lit des pages de Tolstoï. Je m'assois dans la salle de repos pour passer de la pommade au kétoconazole sur les parties exposées de ma peau afin de me protéger de la xénosphère. C'est le jour le plus chargé de l'année pour la banque et je ne veux pas le finir épuisé. J'avale un affreux café soluble pour rester éveillé – mais comme un remplaçant sur la touche.



## Interlude : Mission

### Lagos : 2060

**J'**ai terriblement chaud, mais j'attends toujours. Je sens la sueur dégouliner dans mon dos et entre mes fesses. J'ai du mal à respirer, et le manque d'oxygène menace de me faire défaillir. Des boules de naphthaline emplissent mes narines et mon esprit de leur odeur, chuchotent des rumeurs plus ou moins vraies à propos de ma femme. Il est difficile de rester immobile. Les vêtements accrochés dans le placard caressent mon dos. Une foule de chaussures se bouscule autour de mes pieds. Au moindre de mes mouvements, une ceinture qui pendille émet un tintement, et ce bruit semble très fort dans le silence environnant. Ma main gauche est appuyée contre le bois chaud de la porte, la droite, alourdie par le poids du couteau, repose contre ma cuisse.

J'attends.

Ça ne va pas tarder.

J'entends une porte claquer quelque part dans la maison. Je perçois un signal sonore quand elle se verrouille automatiquement, puis des gloussements qui me font voir rouge. Littéralement. Dans l'obscurité, pendant une seconde, des éclairs écarlates semblent jaillir devant mes yeux, comme un rapide afflux de sang. Je sens mon cœur battre très fort, exigeant que je bouge. J'attends.

Des petits bruits de chocs, des exclamations chuchotées. Deux personnes avancent à tâtons dans ma maison, dans notre maison. La porte de la chambre s'ouvre. Je les imagine dans l'encadrement, en train de s'embrasser. J'entends les suctions de leurs lèvres. Mon poing se resserre sur le manche du couteau.

« Arrête ! » dit ma femme, avec un gloussement.

« D'accord. Si tu ne veux pas, tant pis », répond l'homme, d'un ton faussement sérieux.

Je sens le parfum de mon épouse. J'entends le bruissement adultérin de leurs vêtements glissant sur le tapis.

« Vraiment ? » demande ma femme.

Mon poulx résonne maintenant dans mes oreilles. Ma tête me semble grossir, ma bouche est complètement desséchée. Mon scrotum se contracte.

*Lydia, Lydia, Lydia.*

J'ignore si je ressasse mentalement son nom ou si son amant le répète, mais je prends son premier gémissement de plaisir pour un signal.

Je sors du placard et il ne se passe rien pendant quelques secondes. Tout à leur passion, ils ne m'ont pas entendu. J'arrive près du lit. Elle est nue, offerte, les cuisses ouvertes. Il se trouve entre ses jambes, les doigts plongés dans son sexe, et commence à tourner la tête.

Je le frappe en premier ; une seule et profonde entaille sur le côté du cou. Le sang jaillit, mais déjà je l'écarte en le tirant par le bras droit. Lydia hurle. Ses yeux ressemblent à deux petits cercles assez comiques ; je ne les ai jamais vus aussi arrondis. Enragé par sa trahison, je lui enfonce la lame dans l'orbite gauche, la retire et lui tranche la gorge. Je regarde l'homme qui se tient le cou et dont le sang souille le tapis. Sa chemise en est maculée. Ses mouvements sont indécis et il ne va pas tarder à mourir. Je me retourne vers Lydia, qui pousse maintenant des gargouillements.

Je prends mon temps pour...

Je vomis.

Je tombe à quatre pattes, régurgite un liquide jaunâtre. Je m'exclame : « Oh, merde ! Il l'a fait ! »

*Ohmerdeohmerdeohmerde.*

« Vous en êtes certain ? demande Femi. Pas le moindre cheveu, pas d'ADN, aucune preuve physique. »

Je tousse. « Putain de merde, Femi, si je vous dis qu'il l'a fait, c'est qu'il l'a fait. Il l'a fait, compris ? Je l'ai fait, bordel !

— Calmez-vous, Kaaro. » Elle pose la main sur mon dos, mais je la repousse.



« Je l'ai fait. J'ai acheté une larve génique, je l'ai nourrie de mon sang et je l'ai lâchée ensuite dans la pièce après les avoir tués tous les deux. Un gentil hacker a utilisé un drone pour effacer mes traces sur les enregistrements des caméras de surveillance. J'ai payé les employés de l'hôtel pour qu'ils m'oublient. Je les ai noyés dans un fleuve de devises étrangères. Même sur leur lit de mort, ils nieront m'avoir vu. »

J'ai un haut-le-cœur, mais ma gorge est sèche.

« Vous parlez de lui, Kaaro. D'accord ? »

*Oh, putain ! Cet écœurement ! Merde ! Ori mi. Au secours ! Lydia ! Lydia !*

*Bordel, à quoi ressemble... Pourquoi me sentir si coupable ?*

Je supplie. « Aidez-moi. Aidez-moi. »

Je rampe vers un coin de la pièce. Je ne peux pas m'arrêter de trembler. Je vois en boucle mon bras qui se lève et s'abat, les yeux écarquillés, j'entends les gargouillis...

« Suridentification », dit le médecin. J'ai oublié son nom. Je ne l'aime pas.

Trois mois ont passé depuis cette mission. Je suis isolé, à l'abri du froid, comme ils disent. Ils m'ont fourré dans un établissement de soins des troubles mentaux pour les agents qui pètent les plombs. Et j'avais vraiment pété les plombs.

Il continue : « Vous vous êtes identifié trop vivement à votre sujet. Les frontières du moi se sont estompées et vous avez perdu votre intégrité. Vous vous êtes pris pour lui. »

— Je le sais bien ici. » Je lui montre ma tête. « Mais pas au fond de mon cœur. »

Il s'esclaffe. « Cela prouve qu'il y a eu une amélioration depuis le moment où vous êtes arrivé. Si c'est clair dans votre tête, votre cœur suivra. »

Je n'en suis pas si sûr. Je ne sais pas vraiment qui je suis. Je veux dire : je sais bien que je suis Kaaro, que je travaille pour le S45, que j'ai été entraîné par le professeur Ileri, que j'habite à Rosewater et... Mais je me souviens des soupirs de Lydia, après l'amour, juste avant qu'elle demande que j'aille lui chercher un verre d'eau. Je me souviens d'avoir glissé l'anneau à son doigt, le jour de nos noces. Le biodôme apparaît, strié d'azur

et de vanille, à l'arrière-plan de notre photo de mariage. Je me souviens de sa cuisine. D'avoir ouvert une casserole pour voir bouillonner le ragoût, comme le sang de sa gorge quand je...

Je sens une larme couler sur ma joue. « Elle me manque, docteur. Si je ne l'ai jamais rencontrée, pourquoi me manque-t-elle à ce point ? Pourquoi ai-je toujours ce sentiment de culpabilité ? »

— Peut-être parce que vous, Kaaro, éprouvez le désir inconscient de la tuer. Le meurtre de Lydia a satisfait ce désir. Tout au fond de votre esprit résident les démons de vos instincts primaires, qui cherchent à s'exprimer. » Il examine l'écran qui se trouve devant lui et demande : « Vous avez pris vos médicaments ? »

Non.

« Oui. »

Non. Ils me rendent impuissant.

« C'est le troisième antidépresseur que nous essayons. Je n'ai encore jamais vu de réaction aussi forte. D'après Ileri, c'est parce que vous possédez une faculté réceptive particulièrement puissante.

— Ma femme est morte. C'est normal que je sois triste, non ?

— Vous n'avez jamais été marié, Kaaro. Vous n'avez jamais rencontré Lydia. Vous avez passé du temps dans l'esprit criminel de son mari. L'expérience s'est révélée si intense que vous ne parvenez pas à vous déconnecter. La médication ne marche pas. J'aimerais essayer autre chose. »

Il me passe des formulaires l'autorisant à employer un traitement par électrochocs.

Je sors du bâtiment.

J'ai vraiment envie d'une cigarette, bien que je n'aie pas fumé depuis longtemps. Pourtant, il me semble naturel de le faire dans un moment pareil.

Neuf mois. J'ai perdu assez de temps pour avoir un bébé.

Un drone approche pour lire mon identité, puis s'éloigne.

Je reçois un appel sur mon téléphone. C'est Femi. Je ne réponds pas. Un grand service à votre pays, bla bla bla.

Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé. Il y a des lacunes dans ma mémoire. Je soupçonne qu'il existe une raison à cela, mais je n'ai pas envie de la connaître.

Pourtant, je ressens du chagrin. Sans savoir pourquoi.

Ils ne me paient pas suffisamment.

Je cherche un taxi.



### 3. Rosewater : 2066

#### *Maintenant*

**C**e soir-là, en rentrant chez moi, je trouve une réanimée devant l'entrée. J'en ai déjà croisé un à 18 h 15 près de la station Atewo.

Le Détachement spécial de l'armée nigériane a décrété le couvre-feu pour la semaine qui suit l'Ouverture. Le DSAN a pour seule fonction de tuer les réanimés et de se débarrasser de leurs cadavres. Tout le monde doit être chez soi pour 19 h 30, sous peine d'être abattu, électrocuté ou brûlé.

Je suis un peu en retard et je cours vers le quai. Je suis essoufflé en pénétrant dans la voiture juste avant le départ de la rame. J'ai envie de m'asseoir et de récupérer. Le quartier des banques se trouve dans Alaba. Je n'ai qu'un seul arrêt avant de descendre à Atewo. Le trajet prend une vingtaine de minutes quand le ganglion fonctionne.

Une enfant passe dans l'allée centrale en vendant de l'eau, des oranges, des noix, des sodas et diverses bricoles. Elle garde l'équilibre en s'appuyant d'une main aux rampes des sièges. Je n'achète rien. Il y a quatre autres passagers dans le compartiment. Un homme en costume gris est debout, le dos tourné, regardant par une fenêtre. Il penche la tête. C'est une vieille voiture. Les sièges sont recouverts de similicuir brun. Il règne une odeur de renfermé, mais c'est supportable. Il y a six ans, nous avions des rames vétustes importées d'Italie, qui devaient dater de la Seconde Guerre mondiale. Elles ont été remplacées par celles-ci, qui sont de meilleure qualité mais assez rudimentaires, fabriquées à partir du même modèle utilisé pour tous les trains.

Au-dessus des porte-bagages, sur les parois, la plupart des posters montrent des photos de John Jacques. Il sourit en levant le pouce et arbore son éclatante dentition. Au Nigeria, le statut de Rosewater est assez imprécis, mais le maire dirige ce qui nous tient lieu de gouvernement local. Je l'ai déjà rencontré ; c'est un démagogue narcissique, à la botte du président. Le dôme n'apparaît pas – la cité dont on ne parle pas. Il y a sept ans, l'Assemblée a décrété que l'extraterrestre n'était pas une entité légale. Nous préférons prétendre qu'il s'agit d'une formation naturelle, comme une colline – ou comme Olumo Rock, à Abeokuta. Les sièges sont inconfortables, mais il est quand même possible de somnoler. Ce que je fais. Un grondement me réveille en sursaut.

L'homme en costume qui me tournait le dos se tient maintenant devant un couple assis. Son côté droit est face à moi, son visage dans l'ombre à cause de l'éclairage venant seulement du plafonnier. La femme le frappe avec un magazine roulé, avec des gestes inefficaces, et même risibles. De son autre bras, elle serre contre elle son mari, qui paraît blessé. L'homme qui grogne vacille au rythme du train.

Je me lève. « Hé ! »

Le type en costume se tourne vers moi. Sa tête est anormalement longue et il lui manque un globe oculaire ; son orbite vide s'ouvre comme une seconde bouche édentée. Son crâne aplati semble avoir été partiellement écrasé, ce qui explique sa longueur. Son nez est tordu, comme si la moitié inférieure de son visage ne voulait pas aller dans le même sens que la partie supérieure. Son oreille gauche pendouille comme un mince cordon de tissu humain. Malgré cela, il ne saigne pas et ne paraît pas souffrir.

Il se tient à environ un mètre, mais fonce vers moi. Quand le dôme ramène un corps à la vie, il arrive qu'il se contente de le ranimer. Parfois, comme dans le cas de ce gars, le cadavre se réveille fâché. Les scientifiques n'ont pas pu déterminer ce qui fait pencher la balance – selon moi, c'est en rapport avec le tempérament des gens ; certains sont plus agressifs que d'autres. À moins que cela ne soit lié à la manière dont ils sont morts, comme ce type-là. De toute évidence, il n'a pas rendu l'âme paisiblement dans son sommeil.

En plus de son costume, il porte des gants blancs, un faux œillet au revers de son veston, une chemise blanche, une cravate bleue. Je pousse une expiration et, quand il arrive sur moi, je lui envoie un coup de pied au milieu de la poitrine en visant sa cravate. C'est efficace. J'entends ses lèvres expulser une haleine fétide. Comme il reste debout, je le frappe de mon autre pied. Il recule en titubant et heurte le poteau central avec un bruit mat. Je remarque vaguement que le couple quitte le compartiment. Difficile de leur en vouloir.

Le réanimé bondit de nouveau sur moi. Je n'ai rien pour le tuer. Je n'aime pas me battre. En fait, je suis assez pleutre. Quand je volais pour vivre, j'étais un cambrioleur furtif et j'évitais la moindre confrontation, jusqu'au moment où le S45 m'a recruté. Un entraînement basique au krav maga et au corps-à-corps, vaguement influencé par le karaté, a légèrement modifié ma vision de la violence. Je ne suis pas très bon, je me débrouille. Bien sûr, je ne suis pas capable de combattre plusieurs adversaires comme dans un film de kung-fu, mais je peux tenir tête à un réanimé. Enfin, je crois.

Les lumières du plafonnier clignotent. Je saisis dans chaque main une lanière de sécurité, me suspends et lance à mon adversaire un coup en pleine tête. Il s'écroule, se relève de nouveau. J'espère que le couple a déclenché l'alarme, mais j'en doute. La rame aurait freiné, même si le conducteur aurait pu simplement en profiter pour abandonner le navire.

Le réanimé m'attaque une fois de plus. Je lève les deux bras, comme on me l'a appris, afin de me protéger de ses coups maladroits. Son visage saigne et une sorte de liquide rosâtre coule de son oreille gauche. Je le frappe à la face, au ventre, essayant de gagner du temps, de contrôler mon souffle et ma peur. Il n'y a rien dans cette voiture que je puisse employer comme une arme, même non létale. Le double vitrage est renforcé. Je me demande si je ne devrais pas m'enfuir, tout simplement, et attendre que les autorités se chargent de lui à la prochaine station. Malheureusement, nous sommes en queue de convoi et il me bloque la sortie.

La rame amorce un virage et nous basculons tous les deux vers la droite. Je m'agrippe à un siège et vacille un peu, et le réanimé